

LA CITE IDÉALE SELON THOMAS MORE¹

I. L'auteur

**Albert TSHIJI
BAMPENDI MUKOLE,**
Professeur émérite.
Université de
Lubumbashi
(RD Congo).

Thomas More est un auteur latin de la Renaissance, très peu connu dans notre milieu scientifique. Il est né à Londres d'une famille noble et a vécu de 1478 à 1535. Son nom est intimement lié à celui d'Érasme dont il fut disciple et ami.

More est un humaniste, un savant et un des grands esprits de son temps. Il se tourne vers la politique et connaît une ascension fulgurante : représentant des commerçants de Londres, trésorier de la Couronne, Chancelier de Lancastre, grand Chancelier du Royaume en 1529.

Malgré cette aura, il demeure un homme modeste, intègre et attaché à ses principes puisés essentiellement dans la vie chrétienne. C'est ainsi qu'il refuse d'appuyer le roi Henri VIII qui, en 1527, entreprend de divorcer d'avec son épouse légitime pour une autre. Il démissionne alors de ses fonctions publiques pour se retourner, comme tout grand esprit, aux lettres et arts, sa passion d'antan.

En mars 1535, le parlement entérine l'Acte qui légalise la nouvelle union conjugale du roi et fait de lui le chef suprême de l'église anglaise. Une dissidence est née au sein de la société anglaise et donne naissance à l'église anglicane.

Bien plus, cet Acte du parlement déclare coupables de trahison ceux qui s'y opposeraient. En âme et conscience, More refuse d'y prêter son allégeance.

1 Cet article émane du cours de « Questions approfondies d'un auteur Latin » que je dispense depuis des années à l'intention des étudiants de deuxième licence, Département des Lettres et Civilisations française et latine, Université de Lubumbashi. Je dois beaucoup au Professeur Paul Augustin DEPROOST de l'Université Catholique de Louvain, grâce à qui j'ai découvert le genre utopique.
Lire « Introduction. L'Utopie, une culture du projet », dans P.-A DEPROOST et B. COULIE (éd.), *Imaginaires européens. L'Utopie pour penser et agir en Europe*, Paris, L'Harmattan, 2002, pp. 5-12. Et Paul-Augustin DEPROOST, « Rome. Les enjeux idéologiques d'un mythe urbain dans l'antiquité », dans P.-A DEPROOST et B. COULIE (éd.), *Imaginaires européens. L'Utopie pour penser et agir en Europe*, Paris, L'Harmattan, 2002, pp. 53-71.

Il est arrêté, jugé et condamné pour haute trahison. Le 6 juillet 1535, son corps est raccourci d'une tête. Quatre siècles plus tard, soit le 19 mai 1935, le pape Pie XI fait de lui un saint par une cérémonie de canonisation.

II. Le genre utopique

Pour mieux cerner la pensée de Thomas More sur l'organisation idéale de la société, j'ai cru et je crois utile d'exploiter autant que faire se peut son œuvre majeure, *l'Utopia*.

A. Origine

Le terme « *utopia* » est un néologisme latin créé par son auteur, Thomas More, à partir du grec « *ou-topos* » (non-lieu). Toutefois, il n'a pas inventé le concept. Il ne se traduit autrement en français que par « utopie ». Dans la pensée de Thomas More, il n'est cependant pas une utopie.

Le modèle de *l'utopia* repose sur un équilibre mesuré de toutes les forces de la société. J. Delcourt écrit à ce sujet : « *une sage division du travail y épargnait à tous les habitants les dangers de l'oisiveté ; les maux de la guerre y étaient sinon supprimés, du moins réduits par l'abolition radicale de toute guerre offensive ; la cupidité y était rendue sans objet grâce à l'heureuse institution du communisme d'État, et aussi à une juste estimation de métaux réputés précieux*² ».

More s'est inspiré de son maître et ami Érasme qui publie, en 1509, *L'éloge de la folie*, œuvre qu'il dédie à son disciple More. Il justifie ce titre par le nom même de More qui en latin se traduit par « *moria* ». La « *moria* » présente deux visages, celui de la folie et celui de la sagesse. Et la sagesse se trouve « nulle part » (*nusquam*), reconnaissent les deux amis. Ce *nusquam* n'est pas un néant ; il est à situer quelque part, sur une île qu'Érasme et More appellent d'abord « *nusquam nostra* » (notre nulle part).

La réflexion sur l'organisation politique idéale ou sur des formes idéales de vie en société apparaît en Occident dès le V^e siècle av. J.C., en Grèce. Homère, l'auteur de *l'Odyssée* et *l'Iliade*, proposait déjà dans *l'Odyssée* des récits de voyages fictifs, prélude à un récit utopique. Au chant VI, l'on découvre une société idéale, le royaume des Phéaciens, où règne une harmonie sans pareille dans les relations interpersonnelles, mais également entre les hommes et la nature. C'est là qu'atterrit Ulysse, le héros de *l'Odyssée*, après ses innombrables errances et tribulations.

Force est de reconnaître que Platon demeure le précurseur incontesté du genre utopique, tant sur le plan philosophique que littéraire : l'utopie philosophique est présente dans la *République* et les *Lois* ; l'utopie littéraire dans *Timée* et *Critias*, deux dialogues où se confine le fameux mythe de

2 J. DELCOURT, *Deux saints anglais, John Fisher et Thomas More*, Paris, Maison de la Bonne Presse, 1935, p. 62.

l'Atlantide. En effet, il y expose ses idées politiques sous forme de récit et, du coup, confère à ces œuvres un caractère utopique.

Platon décrit deux cités, l'Atlantide et Athènes, qui incarnent deux modèles utopiques, respectivement fondés l'un sur la démesure, l'autre sur la sagesse. Le but de Platon est d'opposer l'antique Athènes à l'Atlantide, une cité tyrannique, dominatrice et injuste, rappelant ainsi les guerres médiques de 492 à 449 av. J.C.

La cité idéale de Platon n'est pas à situer dans le futur, mais plutôt dans un passé dépositaire de sagesse et de justice. C'est pourquoi, il estime que l'Athènes antique vaut mieux par son organisation que celle dans laquelle il vit, une société dégradée et avilie : « *o tempora o mores* », pourrais-je dire.

Dans l'antiquité classique, Platon n'a pas d'émule sur la réflexion relative à l'utopie, c'est-à-dire, la cité idéale. La Rome antique, du fait de son pragmatisme, a plutôt imposé l'idéologie romaine comme modèle politique et social dans les institutions occidentales, principalement ; la tradition judéo-chrétienne, quant à elle, se porte vers l'avenir. Le monde meilleur n'est pas dans le passé, un retour à l'âge d'or. Le message chrétien est un message d'espérance. Une des images poignantes de cette nouvelle cité est décrite dans *l'Apocalypse* : c'est la Jérusalem céleste.

B. Traits caractéristiques de l'Utopie

– *L'insularisme*. L'insularisme est la caractéristique extérieure la plus évidente et la plus commune de toute utopie. En effet, la position géographique de l'utopie est toujours une île, au milieu de l'océan, un territoire totalement coupé de l'extérieur par un rempart à peu près infranchissable. Le but est de préserver la communauté de la corruption extérieure (elle a été l'une des sources du déclin de Rome et, certainement la cause importante de la défaite d'Hannibal, Général carthaginois, alors qu'il était aux portes de Rome et que sa victoire était assurée). Une communauté ainsi isolée, vivant sur un territoire strictement délimité et avec des lois spécifiques pouvait facilement se développer à perfection.

– *Le mépris de l'or et de l'argent*. L'amour de l'argent ou la cupidité est la source de plusieurs maux que traverse l'humanité. À cause de cette recherche effrénée de l'or et de l'argent, toutes les valeurs morales sont foulées aux pieds. Or, en eux-mêmes, ces métaux sont précieux et doivent être au service de l'homme. Chez More, ces métaux précieux servent à fabriquer des pots de chambre ou à forger des chaînes pour esclaves et condamnés à la suite des crimes infâmes. En conséquence, les utopies présentent une économie fermée (à la suite de l'insularisme), autarcique. D'où, le commerce est banni car il est considéré comme immoral, parasitaire et antisocial. La conséquence logique est le développement, mieux le culte de l'agriculture.

Vivre en utopie revient à détester l'or et l'argent. More écrit à ce sujet : « *L'or et l'argent n'ont pas, en ce pays, plus de valeur que celle que la nature leur a donnée; l'on y estime ces deux métaux bien au-dessous du fer, aussi nécessaire à l'homme que l'eau et le feu. En effet, l'or et l'argent n'ont aucune vertu, aucun usage, aucune propriété dont la privation soit un inconvénient naturel et véritable. C'est la folie humaine qui a mis tant de prix à leur rareté* »³.

More condamne fermement la cupidité, l'avarice ; il traite de « misérables » tous ceux qui amassent quantité d'argent, pour la satisfaction personnelle. Il écrit, en effet : « *Que dire des avarés qui entassent argent sur argent, non pour en user, mais pour se repaître de la contemplation d'une énorme quantité de métal ? Le plaisir de ces riches misérables n'est-il pas une pure chimère ? il ne voit pas même son trésor, et la peur de le perdre fait qu'il le perd en réalité. Car, enfouir de l'or, n'est-ce pas voler à soi-même et aux autres ?* »⁴.

Que l'on se rappelle Horace, poète latin de la fin du 1^{er} siècle avant Jésus Christ (65-8 av. J.C.) qui, dans sa *Satire II*, 3, dresse le portrait de cet avare qui a enfoui ses écus et son or sans s'en servir croyant que y toucher est un sacrilège.

L'utopie met *ipso facto* la société à l'abri des méfaits combien variés et innombrables que l'avarice lui fait subir : « *En utopie, l'avarice est impossible, puisque l'argent n'y est d'aucun usage ; et partant, quelle abondante source de chagrin n'a-t-elle pas tarie ? Quelle large moisson de crimes arrachés jusqu'à la racine ? qui ne sait, en effet, que les fraudes, les vols, les rapines, les rixes, les tumultes, les querelles, les séditions, les trahisons, les empoisonnements, qui ne sait, dis-je, que tous ces crimes dont la société se venge par des supplices permanents, sans pouvoir les prévenir, seraient anéantis le jour où l'argent aurait disparu ? alors disparaîtraient aussi la crainte, l'inquiétude, les soins, les fatigues et les veilles. La pauvreté même, qui seule paraît avoir besoin d'argent, la pauvreté diminuerait à l'instant, si la monnaie était complètement abolie* »⁵.

– *La régularité*. Tout dans l'univers utopique doit être parfait et fonctionner comme un mécanisme d'horloge. C'est pourquoi prime dans l'utopie une architecture géométrique des bâtiments et des voiries, comme l'on peut en trouver dans la 'Jérusalem céleste' de l'Apocalypse 21, 16 : « *La cité était carrée : sa longueur égalait sa largeur. Il la mesura au roseau ; elle comptait douze mille stades ; la longueur, la largeur et la hauteur en étaient égale* ». Cette symétrie reflète l'amour de l'ordre poussé jusqu' à l'extrême. Tout, en utopie, y compris la nature, doit être ordonné, domestiqué, apprivoisé, géométrisé. Il n'y a pas de place à une nature désordonnée, sauvage et envahissante.

3 T. MORE, *Utopia/Utopie*, édition bilingue, découpage, mise en pages et réalisation par Guy de Pernon. Texte mis en ligne en 2012, p. 93.

4 T. MORE, *Op. Cit.*, p. 107.

5 T. MORE, *Op. Cit.*, p. 169.

– *L'utopie est et ne devient pas.* Ce trait caractéristique est foncièrement lié au précédent. L'utopie n'est pas le résultat d'une quelconque évolution naturelle. Elle est parfaite, sans passé ni avenir ; elle est fixiste, intemporelle ; elle présente un modèle de République sans crise.

– *Le législateur.* L'ordre et les lois ne sont pas le produit de l'histoire. Au contraire, ils sont dictés par un personnage divin, charismatique, autrement appelé « le législateur ». À en croire More, il s'agit du roi Utopus : « *Les Utopiens attribuent à Utopus le plan général de leur cité. Ce grand législateur n'eut pas le temps d'achever les constructions et les embellissements qu'il avait projetés ; il fallait pour cela plusieurs générations. Aussi légua-t-il à la postérité le soin de continuer et de perfectionner son œuvre* »⁶. Seulement, il n'est pas le seul à garantir l'ordre et l'équilibre ; leur maintien dépasse sa personne et la loi, en utopie, est un véritable mythe.

– *L'uniformité sociale.* Il ne devrait y avoir ni divergence ni exception ni dissidence. Par conséquent, l'on note en utopie l'absence de conflits, de passions, de revendications, de minorités agissantes, de partis politiques, de classes sociales traditionnelles. Les classes qui existent sont celles que le pouvoir central a créées, signes de fonctions plutôt que de groupes autonomes revendicateurs. Chaque citoyen doit être assimilé, identifié à l'État.

– *Le strict dirigisme.* Il dicte le bon fonctionnement de tout cet ensemble, en plus des traits énumérés précédemment. La liberté qu'on découvre en utopie n'est qu'apparente. L'homme est esclave, mais esclave du bien qu'il doit faire, de la vertu qu'il doit pratiquer. La cité utopique impose des règles telles que : changer régulièrement de maison d'habitation, manger obligatoirement ensemble, se marier à un âge fixe et selon des règles bien précises, pas de propriété privée, parfois même pas de vêtements personnels, le travail, l'amour, les réjouissances se font aux heures et selon les rituels déterminés par la loi.

– *Ce qui emmène au collectivisme le plus absolu.* Ce collectivisme a fait disparaître la notion de famille. En effet, celle-ci nuit à l'ordre social et accorde priorité aux intérêts particuliers plutôt qu'à ceux de la cité. More estime que la famille joue un rôle prépondérant et met l'accent sur le vivre ensemble et la mise en commun de tous les biens. On n'est jamais heureux tout seul ; le bonheur doit être partagé et donc collectif : « *En Utopie... où tout appartient à tous, personne ne peut manquer de rien, une fois que les greniers publics sont remplis. Car, la fortune de l'État n'est jamais injustement distribuée en ce pays ; l'on n'y voit ni pauvre ni mendiant, et quoique personne n'ait rien à soi, cependant tout le monde est riche* »⁷.

– *Il bannit toute inaction.* L'image est celle d'une ruche agissante. Et Platon de dire dans les *Lois* : « *Il faut établir pour tous les hommes libres un ordre d'occupations pour tout le temps de leur vie, sans interruption, à partir*

6 T. MORE, *Op. Cit.*, p. 69.

7 T. MORE, *Op. cit.*, p. 166.

de l'aurore jusqu'au lendemain, au lever du soleil ». Toutefois, le travail ne doit nullement produire le superflu ni conduire au gaspillage. L'homme, en utopie, mène une vie ascétique et méprise le luxe, sauf à l'occasion des cérémonies publiques, signe de la grandeur de la cité.

En Utopie, tout le monde doit travailler, exercer un métier approprié. Les métiers les plus conseillés, outre l'agriculture, sont : tisser la laine et le lin, pour les femmes ; la maçonnerie, la poterie, travailler le bois et les métaux, pour les hommes⁸. Et de renchérir : « *Vous voyez que, en Utopie, l'oisiveté et la paresse sont impossibles. On n'y voit ni tavernes ni lieux de prostitution ni occasions de débauche ni repaires cachés ni assemblées secrètes. Chacun, sans cesse exposé aux regards de tous, se trouve dans l'heureuse nécessité de travailler et de se reposer, suivant les lois et les coutumes du pays* »⁹.

– *L'éducation*. Cette cohésion et cette unanimité ne sont possibles que si l'éducation occupe une place primordiale. Elle permet d'uniformiser les consciences. C'est ici l'occasion de rappeler la pensée suivante de J.J. Rousseau, dans *Émile*, que je cite de mémoire : « *Sans doute l'élève ne doit-il faire que ce qu'il veut, mais il ne doit vouloir que ce que vous voulez qu'il fasse* ». L'État détient souvent, et ce depuis Platon, le monopole de l'éducation, car il en fixe la norme et le modèle.

L'une des formes de l'éducation est l'esprit de sacrifice. Les Utopiens apprennent à se priver de quelques biens, de quelques jouissances pour l'autre. C'est un signe de noblesse, d'humanité de cœur. Un bienfait n'est jamais perdu ; on finit, tôt ou tard, d'une manière ou d'une autre, par en récolter le fruit, de même qu'on finit par payer le prix du mal que l'on fait à autrui.

– *In fine*, l'utopie est à la fois *totalitaire et humaniste*. Totalitaire, certes, mais pas tyrannique ni dictatorial, comme on l'entend aujourd'hui en politique ; totalitaire parce que tous aspirent à l'harmonie et à l'ordre imposés à tous et par tous ; totalitaire parce qu'elle englobe tous les aspects de la vie des hommes obligés d'abandonner toute initiative individuelle. Malgré toutes les contraintes auxquelles elle soumet ses habitants, l'utopie demeure humaniste car elle est un produit de l'être humain, elle met l'homme au centre du monde et le rend maître de son destin.

III. L'Utopia de Thomas More

L'*Utopia* de Thomas More baigne dans cette atmosphère générale du genre utopique. Elle est une île qui existe dans le temps des hommes, mais à la marge de leur imaginaire. Elle est contemporaine de son auteur qui a entendu le récit de son découvreur ; elle est contemporaine de son lecteur et doit être contemporaine des hommes de tous les temps.

Elle est un modèle critique, une grille de lecture, une construction de l'esprit destinée à faire progresser la compréhension et l'amélioration de la

⁸ *Idem*, pp. 71-72.

⁹ *Idem*, p. 91.

société anglaise, toujours imparfaite. Elle permet de penser les conditions d'un monde meilleur, et donc toujours 'perfectible'.

La première édition de cette œuvre, inspirée de la *République* et du *Timée* de Platon et « cousine » de la *Moria* d'Erasmus, paraît à Louvain en 1516 ; la deuxième, à Bâle en 1518. Cette première édition contient deux livres. Le premier livre, la '*Dystopie*' est une critique, une dénonciation audacieuse du régime issu de nouvelles idées économiques, fondement de l'économie médiévale, pour avoir donné une impulsion décisive au commerce. L'économie marchande supprime désormais l'économie naturelle ; l'industrie urbaine se développe engendrant des maux tels que le chômage, l'oisiveté et la délinquance. Cette critique préconise le maintien ou le retour à une structure économique et sociale obsolète.

Le cœur de ce livre est un grand débat au terme duquel les différents interlocuteurs concluent que des réformes sont inefficaces et préconisent plutôt la révolution. Ce débat entraîne le lecteur de l'histoire à l'anecdote, du récit au dialogue philosophique. Il tourne autour des royaumes et des princes, sur fond des relations internationales. Et au sujet des relations internationales, il faut particulièrement souligner la rencontre entre Thomas More et Gilles, témoin de la qualité des rapports humains.

Il ressort de leur entretien une sévère critique des institutions modernes, notamment le système pénal qui punit de mort le vol et le vagabondage, au lieu d'entamer une réforme sociale qui mettrait tout le monde à l'abri des besoins primaires vitaux. Cette critique vise aussi le nouveau système économique qui ne profite qu'aux riches, les guerres dont seuls les rois tirent gloire. En conséquence, l'on assiste à l'égoïsme des dirigeants, des princes, alors qu'un roi doit être avant tout un '*pater patriae*', avec toutes les qualités qu'on doit reconnaître à un bon père. Dès lors, il faut changer de système et le meilleur modèle ne se trouve qu'en Utopie, sujet du second livre.

Le livre II, en effet, nous introduit en Utopie, une île que More, se souvenant de l'*Atlantide* de Platon, décrit minutieusement en ces termes :

<i>Utopia priscis dicta, ob infrequentiam,</i>	<i>Deliniavit, hoc ego una preastiti,</i>
<i>Nunc civitatis aemula Platonicae,</i>	<i>Viris et opibus, optimisque legibus)</i>
<i>Fortasse victrix (nam quod illa literis</i>	<i>Eutopia merito sum vocanda nomine.</i>

En voici la traduction : « Appelée Utopie par les anciens pour mon isolement, maintenant émule de la cité de Platon, sans doute l'emportant sur elle – car ce qu'elle dessina avec des lettres, moi seule je l'ai montré avec des hommes, des ressources et d'excellentes lois –, je dois être à juste titre appelée du nom d'Eutopie ».

Le héros de ce livre, Raphael Hythlodée, nous aide à découvrir une île en forme de croissant, protégée naturellement en bordure par des montagnes.

Ce livre II, rédigé avant le livre I, est structuré en neuf parties : la première est une description de l'Utopie (géographie, histoire, politique, vie en campagne, symbiose entre monde rural et société urbaine) ; la deuxième présente les villes et spécifiquement Amaurote, la capitale ; en troisième lieu, l'organisation politique de la cité ; ensuite les métiers et l'organisation du travail et des loisirs ; cinquièmement, la vie en société (famille, démographie, vie quotidienne) ; la sixième partie parle de l'économie, de la vie intellectuelle et de la morale des Utopiens ; la septième, de la vie sociale (serviteurs, l'amour, les lois, les châtiments) ; la huitième, de la puissance militaire et de la guerre ; et enfin, les religions des Utopiens. Un discours final clôt ce livre II.

Ce livre est composé de manière à emmener habilement le lecteur de la réalité à un monde imaginaire, où sont mêlés vérité, fable ou mensonge. Ainsi, à partir du réel, le lecteur est conduit pas à pas vers l'île de *Nulle-part*.

Le protagoniste de cette œuvre reste sans conteste Raphael Hythlodée. Son nom à lui tout seul, inspiré de trois langues, l'hébreu, le grec et le latin, livre un message important : Dieu guérit par le non-sens de Dieu. Étymologiquement, l'on a : *Raphael* (l'ange messager de Dieu), *Huthlos* (le non-sens) et *Deus* (Dieu). Raphael est en fait un marin, donc un voyageur portugais, compagnon d'Amerigo Vespucci et ses voyages portent un sens. Ce nom désigne le caractère fictionnel du récit : More cherche à provoquer chez son lecteur une *metanoia*, une conversion intérieure ou une guérison tout entière tournée vers une redécouverte du sens et donc de Dieu pour un homme qui, comme lui, ne peut concevoir les rapports humains indépendamment de leur relation avec Dieu.

Le récit de ce voyage fait suite à celui que More effectue en Flandres, principalement à Bruges et Anvers, en mission de service en qualité d'homme politique. Ce voyage sépare le voyageur de son milieu d'origine, de sa patrie et de tout ce qui l'y attache intimement. C'est pour lui l'occasion de se relaxer et de nouer de nouvelles amitiés, comme celle avec Pierre Gilles.

À l'avenir, toute utopie commencera toujours par un voyage et More en souligne les caractéristiques (cf. *supra*). Si un voyage normal implique un départ et un retour, le voyage utopique, lui, est un éloignement vers un ailleurs inconnu, une rupture, un temps et un espace de vacances qui interrompt la continuité du temps et qui suspend l'ordre des lieux.

Le voyageur est avant tout un narrateur et le voyage un récit. Ainsi, l'expérience du monde se communique à travers le ou les récits du voyageur et constitue un savoir, une *historia*, selon More, c'est-à-dire un grand récit qui rassemble les témoignages directs du regard qui a vu autre chose, qui est allé ailleurs.

L'Utopie ne s'adresse qu'aux hommes et aux hommes seuls, à la sagesse humaine, à l'instinct de justice inné ; elle est une réalité transcendante, attachée cependant au réel ; elle se construit à partir du réel. Elle est une

parabole de la conversion intérieure, de l'espérance ; elle est un modèle ; elle rappelle à l'homme que le lieu parfait n'existe pas dans l'histoire, mais l'évoquer doit entraîner l'être humain vers la perfection et la conversion dont le terminus ad quem est *l'Ailleurs*.

L'important message à extraire de l'Utopie est que la *Nusquam*, ce lieu de *Nulle-part*, devrait être le royaume de la sagesse et ce royaume, c'est bien la conscience de chaque homme, un endroit de tout homme inaccessible à un autre. Ce royaume offre à l'homme de s'affranchir de ses passions, plus destructrices qu'on ne le penserait, des choses immédiates, d'une conception statique et doctrinaire du bonheur, pour envisager en toute honnêteté et seul devant sa conscience les moyens, si provisoires soient-ils, pour perfectionner individuellement et collectivement les sociétés humaines.

Hormis la cause littéraire, l'utopie n'est pas l'objet de science-fiction ; elle est proche de tout homme, aussi bien dans le temps que l'espace ; elle est en lui et il la côtoie à chaque instant de sa vie ; elle est cette instance de progrès que chacun peut « découvrir » autour de soi. Après une période d'errance, elle devient évidente à l'homme dès qu'il pose un regard neuf sur l'ailleurs.

Pour tout dire, l'utopie n'est rien d'autre qu'une société idéale, construite à partir des réalités vécues. Elle implique une démarche de la pensée, au-delà de son origine essentiellement fictive, cathartique. Elle se veut une création d'un monde tel qu'il devrait être, à la suite d'un constat d'échec sur le monde tel qu'il est. Elle n'est pas déconnectée de la réalité, elle projette plutôt une correction, une rectification du monde réel. Tel est le cas de Thomas More, chancelier d'Angleterre. Il connaît les problèmes de sa société contemporaine et y puise sa réflexion utopique.

Thomas More, comme tout utopiste, loin d'annihiler le réel, cherche plutôt à l'approfondir en cherchant les moyens pour inventer ce qu'il devrait être, en observant avec lucidité et méthode ce qu'il est. Cette réflexion peut aboutir à un genre littéraire, à condition qu'elle débouche sur la représentation d'un monde spécifique, d'une cité où les structures mentales sont organisées et mises en situation, la représentation d'un monde en marche, aussi complexe que le monde réel, doué d'une vie plausible, mais différent de lui, éventuellement son contraire ou son symétrique. ■